

ÉRIC C. PLAMONDON

# Bizarreries du banal

*13 histoires étranges*



 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**

ÉRIC C. PLAMONDON

# Bizarreries du banal

*13 histoires étranges*

NOUVELLES

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec) H2W 2K2  
Tél. : 514 281-1594  
info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca  
f EditionsSemaphore @editionssemaphore edsemaphore

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée  
à notre programme de publication ainsi que la Société de développement  
des entreprises culturelles du Québec.

Direction littéraire : Tania Viens  
Correction d'épreuves : Annie Cloutier  
Graphisme de la couverture : Christine Houde  
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-80-8

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2022

© Les Éditions Sémaphore et Éric C. Plamondon  
Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2  
Tél. : 514 336-3941  
www.dimedia.com

*À Louis-David.  
Tu nous manques énormément.*

## Une journée entre amis

Bernard déposa ses skis sur le support et prit soin de les verrouiller. Il y avait peu de risques de se les faire voler — ils étaient assez usés et de faible valeur — mais quelques histoires malheureuses arrivées à des copains lui avaient bien prouvé qu'on ne pouvait faire confiance à personne.

Une femme à proximité, vêtue de couleurs criardes, s'était distraitement intéressée au manège de Bernard. Elle le fixa un instant, pensive, puis se dirigea vers le stationnement.

*Tiens, Barbara va sûrement chercher son repas dans sa voiture...* Bernard la regarda s'éloigner. *Moi aussi, j'ai faim.* Il prit le chemin du chalet des skieurs afin d'y avaler un morceau. Les frites du restaurant feraient l'affaire, accompagnées d'un café et de deux barres de chocolat. Un régime miracle pour nourrir également son embonpoint.

À la sortie de la cafétéria, son plateau entre les mains, mâchant une frite, il scruta les gens occupés à dévorer leur repas. Des couples, des groupes d'amis, des familles... Il esquissa un sourire lorsqu'il repéra Patrick et Caroline, et alla s'attabler avec eux. À peine assis, il vit Sébastien et Laura entrer dans la salle. Bernard jubila : la troupe serait au complet ! Dans un instant, le couple les aurait rejoints et plongerait les mains dans leur sac à dos, pour en sortir des sandwiches, des légumes en morceaux et des jus de fruits, comme d'habitude.

— Comment avez-vous trouvé les conditions ce matin ? demanda Sébastien.

— Pas trop mal, mais je suis tombé sur des plaques de glace à certains endroits, répondit Patrick. On dirait que la neige ne colle pas aux pentes.

Bernard opina de la tête, tout en avalant une frite.

Les copains allaient probablement rester au moins une heure à l'intérieur. On allait passer un bon moment, on allait rire et parler de ski, on allait boire du café, il ferait chaud. Bernard baissa la fermeture éclair de son manteau et retirait un bras de sa manche lorsque Caroline prit la parole :

— Je crois que les conditions seront moins bonnes en après-midi. On devrait avaler notre repas vite fait et se faire encore quelques descentes avant que ça ne se gâte trop.

Caroline skiait depuis qu'elle était toute petite et elle avait un sixième sens pour juger de l'état de la neige. Juste à mettre le nez dehors, elle savait à quoi elle pouvait s'attendre sur les pistes. Si elle affirmait que les conditions se détérioreraient en après-midi, c'est qu'elles allaient se détériorer.

Bernard réinséra son bras dans son manteau, devinant que tout le monde suivrait le conseil de Caroline. Le repas fut en effet rapidement expédié, et tous s'élancèrent quelques minutes plus tard vers les supports à ski. Bernard déverrouilla les siens, les déposa lentement par terre, puis glissa une botte dans l'étrier. Plus rapides, les copains avaient déjà mis le cap vers le remonte-pente.

Se ravisant, Bernard dégagea sa botte, reprit ses skis, puis les mit sur son épaule. « Trop glacé. Et ça va se détériorer », lança-t-il à voix haute, à proximité de deux adolescents qui se préparaient à partir. Pendant qu'il avançait vers le chalet, il entendit l'un dire à l'autre : « Je savais qu'on aurait dû s'informer avant d'acheter notre billet... De la glace, c'est nul... »

Une fois sur la terrasse, il appuya ses skis sur le mur, releva ses lunettes sur son casque et glissa une cigarette entre ses lèvres charnues avant de se mettre à la recherche d'une place d'où il pourrait regarder les gens passer, tout en ayant l'œil sur ses skis. James, le « gourou de la planche », comme Bernard l'avait surnommé, prodiguait ses conseils à ses disciples. Barbu aux cheveux longs, voix lente et posée, vêtements mode d'aspect négligé : il avait un style du tonnerre. Il tourna la tête en direction de Bernard, qui hocha la sienne. James ne réagit pas. Il n'avait pas dû le voir.

Bernard se promena jusqu'au moment où il trouva un transat où s'asseoir, s'installa et ferma les yeux un instant, afin de se concentrer sur la chaleur des rayons du soleil qui réussissaient à percer le froid. Quel bien être ! Les idées s'entremêlèrent doucement dans son esprit, pendant que s'installait une sieste impromptue. Celle-ci fut bientôt perturbée par des éclats de rire à proximité. Un peu embrouillé, Bernard tourna la tête en direction d'un petit attroupement de gens rieurs et reconnut Spass, un camarade qui avait toujours de très bonnes blagues à raconter.

Spass n'était pas son vrai nom, mais le diminutif de *spaßmacher* — « farceur » en allemand. Ce surnom lui avait été donné ici même, au centre de ski, par un copain qui avait été instructeur dans les Alpes suisses et avait ramené quelques notions de la langue dans ses bagages. Bernard se souvenait très bien de ce jour-là.

Spass sortit son paquet de cigarettes et en pinça une au hasard. Bernard, qui s'était approché du groupe, tendit le bras, briquet à la main, une petite flamme valsant à son sommet. Spass fixa Bernard un instant, puis alluma sa cigarette à la flamme qu'on lui offrait. Il fit un signe de tête en guise de remerciement, aspira une bouffée et commença le récit d'une nouvelle blague. Déjà, des sourires apparaissaient sur les visages des membres de son auditoire, comme s'ils savaient qu'ils allaient rire un bon coup. Et ils ne furent pas déçus :

tous s'esclaffèrent, en particulier Bernard, dont le rire tonitruant en fit sursauter plus d'un. Le petit groupe se sépara, et Bernard alla récupérer ses skis, en poussant quelques rires résiduels.

Il venait d'abaisser ses lunettes et descendait l'escalier de la terrasse quand il croisa Kate, qui affichait en tout temps un sourire radieux et engageant. Un seul sourire de Kate, un seul, et la journée de Bernard était réussie. Toute souriante qu'elle fut, elle passa sans le remarquer. *Quel idiot je suis! C'est à cause de mes lunettes, bien sûr!* Il se retourna pour la héler, mais elle avait disparu. Il laissa échapper un soupir et poursuivit sa descente.

Au pied de l'escalier, il mit ses skis et descendit la petite dénivellation menant au remonte-pente : après tout, il y avait encore pas mal de monde même si la neige laissait à désirer; il risquait de faire de belles rencontres. Il s'inséra dans la queue et attendit quelques minutes, scrutant les skieurs devant lui et ceux qui arrivaient à l'arrière. Le remonte-pente était souvent arrêté; la file avançait lentement.

Bernard jeta un coup d'œil en direction de la terrasse du chalet. Il arbora un sourire de surprise, fit signe de la main à l'intention des gens qui y déambulaient, puis quitta sa place alors que son tour approchait. Il retira ses skis et alla les porter sur le support, où il les verrouilla en vitesse, avant de grimper l'escalier aussi rapidement que ses bottes le lui permettaient. Il scruta la foule sur la terrasse pendant quelques minutes, étirant le cou, paraissant chercher quelqu'un sans toutefois le trouver. Il regarda sa montre, puis décida de retourner à l'intérieur pour retirer ses bottes : elles étaient d'occasion et il les avait eues à très bon prix, mais elles lui faisaient un peu mal. Et il croiserait peut-être quelqu'un qu'il connaissait.

Roch et Elaine firent leur entrée dans le chalet bondé et cherchèrent une table où s'asseoir. « Là-bas! » Roch commença à marcher en direction de l'endroit que lui indiquait Elaine, puis s'arrêta.

— Non, pas là, dit-il, c'est trop près de ce gars bizarre qui vient toujours s'immiscer dans des groupes de gens qu'il ne connaît pas. Il ne dit pas un mot, se promène avec ses skis, sauf qu'on ne le voit jamais sur les pentes. Ce type est faux. Comme la carte de ski qui pend à son manteau.

## Le réparateur de télé

Ce jour-là, j'accompagnais Will en tant qu'apprenti.

Son camion sillonnait la ville depuis toujours et, tout jeune, je m'arrêtais chaque fois pour le regarder passer. Ce n'était qu'un bête Econoline blanc sur lequel on avait peint en noir *Réparation de télévisions W.M.*, mais pour moi, qui adorais regarder la télé, le type qui le conduisait était une sorte de héros; il occupait la profession la plus noble qui soit.

Très tôt, j'ai décidé que ce serait mon métier. Durant l'adolescence, je récupérais de vieux téléviseurs abandonnés au bord de la rue et je les démontais, en m'accompagnant d'un livre technique que mes parents m'avaient offert. Ceux que je parvenais à retaper étaient vendus par l'entremise des petites annonces des journaux.

J'ai ensuite suivi des cours spécialisés, où j'ai appris à réparer tous les types d'appareils électroniques audio et vidéo. Lorsque, diplôme en poche, je me suis présenté chez Will pour lui proposer mes services, il s'est d'abord montré réticent, ayant toujours travaillé seul, mais il a accepté de me prendre à l'essai. Devant mon talent et, surtout, grâce au nouveau marché que je lui ouvrais avec les réparations de magnétoscopes, de caméras, de lecteurs de cassettes et même de lecteurs de disques compacts, Will a rapidement officialisé mon statut

d'employé. Il pouvait dès lors prendre tout son temps pour s'occuper des réparations chez les clients et leur donner un service de qualité, pendant que j'effectuais les travaux en atelier.

Pour cette visite-là, cependant, il avait décidé de m'emmener sans toutefois me fournir de raisons. « Il veut peut-être m'initier aux réparations à domicile », pensai-je.

Dans le camion (toujours le même, sur lequel il venait de faire ajouter un *audio – vidéo* qui me rendait très fier), Will paraissait aussi joyeux que d'habitude. C'était de la frime : s'il souriait et discutait sur un ton léger, on voyait tout de suite que le haut de son visage ne s'accordait pas avec le bas.

Je l'observais encore du coin de l'œil lorsque le camion s'arrêta devant l'adresse indiquée sur le bon de travail : un édifice en brique comportant un logement au rez-de-chaussée et un autre à l'étage, relié par un escalier en fer qui faisait une révolution complète et se terminait sur un balcon.

Will leva la tête vers celui-ci, mais son attention se déplaça aussitôt en direction de la grande fenêtre située à droite de la porte d'entrée. Son sourire avait disparu et une sorte de vibration animait sa paupière inférieure. Le regard est le miroir de l'âme, semble-t-il. Eh bien, la sienne avait l'air soudainement troublée. L'expression de son visage, cette fois, était uniforme.

Intrigué, je jetai aussi un coup d'œil au balcon, à la porte puis à la fenêtre latérale. Rien à signaler. Ou peut-être un léger mouvement au bas de la fenêtre... Un chat ? La tête d'un enfant ?

Nous débarquâmes du camion et montâmes les marches en fer forgé de l'escalier extérieur. Will cogna quatre coups rapides, suivis d'un coup isolé. Faisait-il cela chez tous ses clients ? Si oui, était-ce par simple habitude, ou bien pour se distinguer des vendeurs itinérants et autres indésirables qui frappent aux portes ? Ou alors, c'était un

code convenu avec ce client particulier ? Je résolus de le lui demander lorsque nous serions sur le chemin du retour.

Nous attendîmes quelques instants, puis entendîmes des pas glissants à l'intérieur, accompagnés d'un cognement régulier à chaque deux pas. Un son métallique claqua; probablement le clapet de fermeture du judas. La porte s'ouvrit lentement, après une interminable suite de cliquetis. De l'autre côté, personne pour nous accueillir.

Will entra en premier. Je le suivis aussitôt et fus immédiatement saisi par une odeur de renfermé dont je me souviens encore très bien : quelque chose de malsain, difficile à décrire, peut-être un mélange de vieille peinture au plomb desséchée, de poussière et de médicaments.

La pièce était sombre, éclairée seulement par la fenêtre donnant sur la rue. Je tournai la tête vers la porte, qui commençait à se refermer, révélant une vieille dame corpulente aux cheveux blancs clairsemés, appuyée sur une marchette. Elle était vêtue d'une robe imprimée de roses sur fond noir, très propre. On eût dit un rideau. C'en avait peut-être déjà été un. Elle ferma les verrous; il devait y en avoir cinq ou six. Plus encore que leur nombre, ce qui m'étonna, c'est qu'elle les ait tous remis en place, sans exception, même si nous étions à l'intérieur.

La dame leva la tête dans notre direction. Je tentai un sourire, qui dut se perdre dans le néant, car ses yeux glissèrent sur nous comme si nous n'avions pas été là. Elle pointa un doigt vers le fond de la pièce : il s'y trouvait un vieux téléviseur noir et blanc encastré dans un meuble massif en imitation de bois d'ébène. Une antiquité, sur laquelle était posée négligemment une antenne rabougrie. Un vieillard maigre, en camisole, étendu sur un sofa, face au dossier, semblait en train de dormir. Sa vue m'instillait un malaise. Pourtant, un vieux qui dort, ça n'a en soi rien d'effrayant. Je levai les yeux au plafond, où trônait un grand lustre en verre taillé, poussiéreux. Aucune ampoule.

Will se dirigea vers la télé, et la vieille dame se mit en mouvement, soulevant et glissant sa marchette devant elle, reproduisant ainsi le bruit que j'avais entendu de l'autre côté de la porte d'entrée. Elle longeait le mur extérieur quand, faisant preuve d'une souplesse étonnante, elle se pencha sur sa marchette, de manière à ce que son dos frôle à peine le rebord inférieur de la fenêtre, comme le ferait une personne ne désirant pas être vue de l'extérieur. Mais alors, pourquoi ne pas avoir mis de store ?

Will tira vers lui le meuble télé accolé au mur, afin de se ménager un espace suffisant pour travailler. Il se glissa dans cet interstice, puis s'accroupit. On ne voyait plus de lui que ses pieds.

La cliente, une fois passée la fenêtre, se redressa et alla se poster devant un vieux déshumidificateur portable. Elle s'immobilisa à cet endroit, toujours debout, s'appuyant sur sa marchette. Aucune parole n'avait encore été prononcée; le silence était rompu uniquement par les bruits de réparation et par le ronronnement du déshumidificateur.

Afin d'observer le maître à l'œuvre, j'allai rejoindre Will. Il me regarda, me fit un sourire rapide, puis retourna à sa tâche. C'est à ce moment que, tout à coup, j'eus envie de pisser. Je me penchai à son oreille et lui chuchotai mon besoin. Pourquoi avais-je chuchoté ? Je ne le sais pas. J'avais peut-être l'impression que, par ma voix, j'aurais brisé un équilibre fragile qui reposait sur le silence.

De l'index, Will me fit signe d'emprunter le corridor. Je fronçai les sourcils. Il hocha la tête, me faisant ainsi comprendre que j'avais bien interprété son geste. J'observai la dame, qui fixait toujours le mur droit devant elle, puis je tournai mon regard vers l'homme du divan, qui n'avait pas bougé d'un iota. Son souffle ! Voilà ce qui me troublait : on ne pouvait pas distinguer le mouvement de sa respiration. Je m'attardai sur lui deux ou trois secondes, cherchant un signe de vie. Un soubresaut de ses pieds me rassura.